



Nombre de document(s) : **1**
Date de création : **6 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Max se refait ailleurs	
Libération - 16 janvier 2003.....	2

*Ce document est protégé par les lois et conventions internationales
sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.*



Libération

LIVRES, jeudi, 16 janvier 2003, p. 4

Littérature française

Max se refait ailleurs

Le pianiste du dernier Jean Echenoz, Max Delmarc, meurt page 86. Ce qui lui arrive ensuite ne vous regarde pas .

HARANG Jean-Baptiste

Bien sûr qu'on n'aurait pas dû. On n'aurait pas dû, mais on l'a fait. Maintenant, c'est trop tard. On a fait couler le livre en éventail sur le gras du pouce, vous savez comme on fait lorsqu'on se souvient y avoir mis à sécher un trèfle à quatre feuilles ou un cheveu aimé, ou pour vérifier qu'il est bien flambant neuf, que personne d'autre que vous n'y a jeté son oeil. Et dans le vent des pages, on a vu, de nos yeux vu, et même senti son souffle sur la nuque, on a lu le nom de Béliard. Lorsqu'un Béliard rôde dans un roman d'Echenoz, il faut se tenir sur ses gardes, il n'arrive jamais rien de bon, le Béliard porte malheur. Nous avons bien connu un Béliard dans les Grandes blondes (Minuit, 1995), une sorte d'ange gardien du diable (à moins que l'expression «démon-gardien» soit disponible), de petite taille assez indéterminée cependant pour se percher sur votre épaule ou vous suivre devant, comme un chien, un monsieur «je sais tout et je n'en pense pas moins», maléfique et péremptoire, doté de dons approximatifs qui finissent par l'entraîner dans la chute de celui qu'il verse aux enfers. Chez Echenoz, le Béliard conduit toujours en enfer, voilà pourquoi à la lecture de la première page du livre, on ne tremble pas exactement comme il faudrait trembler, on y parle d'un homme que

l'on connaîtra mieux bientôt, qu'on décrit déjà: «Bref il est très bien habillé mais son visage livide, ses yeux fixés sur rien de spécial dénotent une disposition d'esprit soucieuse. Ses cheveux blancs sont brossés en arrière. Il a peur. Il va mourir dans vingt-deux jours mais, comme il l'ignore, ce n'est pas de cela qu'il a peur.» Il devrait, on voudrait lui crier: ne meurs pas, il y a un Béliard qui rôde vers la page 90. Mais il ne nous entend pas, il ne manque pourtant pas d'oreille, il est pianiste virtuose, et c'est même de ça qu'il a peur, jouer du piano devant le monde. Alors il boit, et, comme il ne vaudrait mieux pas, il est flanqué d'un ange gardien qui le balade dans les allées du parc Monceau avant les concerts, en évitant les buvettes et les statues de compositeurs, cet ange gardien-là s'appelle Bernie, les pieds sur terre, rien à voir avec ce Béliard qu'on n'est pas censé savoir, Bernie fait son boulot, c'est tout, on peut compter sur lui. Parce que lorsqu'il boit, le pianiste, voilà ce qui arrive: «à peine apparut-il sur scène, la salle entière se dressait pour l'acclamer, interminable Niagara d'applaudissements (..) Max qui n'avait plus toute sa tête crut pouvoir en déduire que le concert était fini. Il salua donc profondément le public à plusieurs avant de retourner d'un pas

non moins ferme vers la coulisse..» (page 47) Le pianiste s'appelle Max, donc, Max Delmarc, «célèbre aux yeux d'un petit million de personnes», à leurs oreilles surtout, il joue facile, une fois lancé, il ne manque ni de concerts, ni de tournées, de télévisions et de disques, il est très attendu au Japon par les Studios Cerumen pour l'enregistrement de l'intégrale Chausson, le panier de glaïeuls sur le piano Pleyel, tout ça. Une vie sans histoire, sinon cette menace qu'on sait et qu'il ignore de mourir dans 22 jours, et encore, rendus où on est, si ça se trouve n'en reste que quinze, et cette autre menace qu'on ne doit pas savoir: Béliard. De vagues femmes aperçues, l'une voici plus de trente ans à la sortie du conservatoire de Toulouse, Rose, mais «Il apparaît que Rose n'a pas plus osé aborder Max que Max Rose» (page 29), Max passe une bonne partie de sa vie à penser qu'il pourrait la croiser par hasard, et une autre qui lui ressemble peut-être un peu, pas trop, mais qui habite plus près, avec un chien, et même plus si affinité, mais sincèrement, difficile à aborder au risque de passer pour un. Et même une troisième, Alice, qui habite chez lui à un autre étage, digne d'un petit coup de théâtre page 60: «Vous, je vous connais, par contre, je vous vois d'ici (ne vous retournez pas, ne vous dérobez pas, c'est à vous,



EUREKA.CC

une solution de CEDROM SNI

cher lecteur, que Jean Echenoz s'adresse. A vous, personnellement. NDLR). Vous imaginiez que Max était encore un de ces hommes à femmes, un de ces bons vieux séducteurs, bien sympathiques mais un petit peu lassants. Avec Alice, puis Rose, et maintenant la femme au chien, ces histoires vous laissaient supposer un profil d'homme couvert d'aventures amoureuses. Vous trouviez ce profil convenu, vous n'aviez pas tort. Eh bien pas du tout. La preuve, c'est que des trois femmes dont il a été question jusqu'ici dans la vie de cet artiste, l'une est donc sa soeur (le coup de théâtre promis, NDLR), l'autre un souvenir, la troisième une apparition

et c'est tout. Il n'y en a pas d'autre, vous aviez tort de vous inquiéter, reprenons». On s'applique à s'en tenir dans la première partie du livre, ce formidable portrait de concertiste déconcertant, désabusé, talentueux et alcoolique, on ne s'ennuie jamais, et si l'ennui pointait son nez, l'auteur veille au grain: «Comme il ne se passe pas grand' chose dans cette scène on pourrait l'occuper en parlant de..» (page 71), soit des tickets de métro, de l'impeccabilité fragile des salles de bains, et à la fin, Max meurt comme promis violemment, non mais des fois, vous croyez qu'on fait du tricot ou quoi? Son âme s'élève «en douceur vers l'éther accueillant» page

86 et deux autres parties du livre nous attendent dont on ne dira rien. Rien parce qu'on n'a plus de place, rien parce que Béliard. Bon, disons que la deuxième partie vous laisse troublé dans les couloirs scialytiques du jugement dernier. Que ce jugement-là comme les autres est laissé à l'arbitraire de l'erreur judiciaire. Que la troisième se passe en enfer, pas si loin qu'il n'y paraît et qu'on est appelé à se revoir. On ne peut pas vous en dire plus. Si, ceci, puisque la phrase figure sur la couverture: «mort ou vif, le pianiste se doit d'abord à son public». L'écrivain aussi. Avec nous, Echenoz n'a encore manqué aucun rendez-vous.

© 2003 SA Libération ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news-20030116-LI-0LI20030116003 - Date d'émission : 2010-01-06

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)